

Le dernier livre

Vincent Garand août 2001

vincent.garand@points-virgules.com
<http://www.points-virgules.com>

Quatre, huit, sept, deux. Éric composa machinalement le code qui permettait l'ouverture de la porte de l'immeuble. Comme chaque soir d'une vie bien réglée, il rentrait chez lui. Il était dix-neuf heures. Il traversa sans le regarder le long couloir marbré qui le conduisit jusqu'aux ascenseurs. Un dernier tour de clef, et la machine le propulsa, telle une fusée, jusqu'au dernier étage. Seuls sa femme et lui disposaient de cette clef qui leur permettait d'atteindre le dernier niveau qui était tout entier occupé par leur appartement.

La porte s'ouvrit. Éric fit quelques pas et quitta ses chaussures, qui toute la journée lui serrèrent les pieds, pour les échanger contre de confortables charentaises. Il quitta le vestibule et perçut à présent distinctement la musique diffusée par la luxueuse chaîne haute-fidélité qu'ils s'étaient récemment offerte. Il jeta un rapide coup d'oeil dans le salon, mais Annabelle n'y était pas. De plus, les haut-parleurs y étaient muets. Éric prêta alors davantage l'oreille et s'aperçut que la mélodie provenait de la salle de bains. À pas de loup, il parcourut les quelques mètres qui séparaient l'entrée de la salle d'eau. Il comptait la surprendre, l'embrasser tendrement dans son bain et même pourquoi pas, l'y rejoindre. Il parvint jusqu'au seuil, mais ne le franchit pas. Il préféra d'abord la regarder, la contempler. La baignoire était ronde et immense : elle devait bien atteindre deux mètres de diamètre. Annabelle s'y était installée en faisant dos la porte. Même si elle avait largement pivoté sa tête sur la droite, elle n'aurait pu l'apercevoir dans l'immense glace qui occupait tout un mur. À l'inverse, Éric pouvait la contempler à son aise sans risquer de se faire voir. Une épaisse couche de mousse recouvrait la surface de l'eau et ne laissait rien entrevoir du corps svelte d'Annabelle. Seuls sa nuque et ses cheveux relevés s'offraient pleinement à son regard, même s'il pouvait voir le profil de sa femme au travers du miroir. Il resta là quelques instants sans bouger, à l'affût du moindre mouvement de sa belle. Peu à peu, l'odeur marine dégagée par la mousse lui procura une irrésistible envie de la rejoindre. Silencieusement, il ôta un à un ses vêtements, puis lorsqu'il se retrouva entièrement nu, s'avança de quelques pas, caressa les cheveux d'Annabelle avec douceur, se pencha sur elle pour l'embrasser et enfin plongea son corps dans l'eau trop chaude pour lui. Il s'allongea face à elle, parcourut son corps à l'aide de ses orteils et enfin lui sourit.

Malgré la musique, un calme feutré régnait dans l'appartement. Éric savait que rien ne viendrait troubler leur sérénité. Ils occupaient le dernier étage, l'appartement avait été insonorisé - à grands frais - l'an dernier, leur digicode les protégeait des importuns, le répondeur était en fonction. Seul son téléphone portable - qu'il ne coupait pratiquement jamais - pouvait à la

rigueur s'immiscer dans leur havre de paix.

- Bonsoir ma chérie. Comment vas-tu ? La journée s'est-elle bien passée ?
- Elle a été assez bonne. Et toi, tes problèmes avec ton client se sont-ils arrangés aujourd'hui ?
- C'est en cours, mais je rentrerai probablement tard la semaine prochaine.
- D'accord. De toute façon, je serai là à ton retour.
- Tu es gentille.

A ces mots, il commença à s'approcher d'elle. Bientôt, ses mains viriles se posèrent sur le corps doux et glissant d'Annabelle. Elle sentait l'eau de mer et il avait très envie d'elle. Ils cessèrent de parler et se livrèrent à des jeux aquatiques puis érotico-aquatiques. Leurs corps flottaient et s'enlaçaient, leurs yeux étincelaient, leurs visages s'échangeaient des sourires.

Éric et Annabelle s'étaient rencontrés deux ans auparavant, mais déjà tout semblait leur sourire. Ils faisaient partie de la première génération qui n'avait pas peiné pour trouver du travail depuis les trente glorieuses. Éric avait terminé ses études en 1995. Son diplôme d'ingénieur en poche, il se vit tout de suite proposer un poste dans une société de services. Quelque temps après, voyant que son travail était apprécié et recherché, il décida de s'établir à son compte et travaillait à présent pour une importante société industrielle qui se souciait moins du prix qu'elle payait ses services que de la fonction qu'il remplissait.

Annabelle quant à elle, travaillait pour le service juridique d'un groupe pharmaceutique européen. Contrairement aux apparences, ce service est aussi important que celui de la recherche. On peut même dire que d'une certaine manière il influe sur la voie des recherches qui sont entreprises. Un laboratoire pourra décider d'investir des moyens dans un domaine où aucun brevet n'a encore été déposé pour s'assurer - pour un temps au moins - une situation de monopole qui lui permettra de facturer ses découvertes au prix fort et rentabiliser ainsi plus rapidement les sommes investies dans un programme. Ce service permet aussi, au moyen des brevets, de savoir ce que fait la concurrence. L'une de ses tâches essentielles pourtant, demeure le suivi des dossiers pour les fameux " AMM " : autorisation de mise sur le marché. C'est ce service qui assure le lien entre les pouvoirs publics et le groupe pharmaceutique. Le refus d'un dossier peut coûter d'énormes sommes au groupe et mieux vaut donc pour lui s'entourer de personnes qui seront uniquement affectées à cette tâche, plutôt que de risquer des milliards.

Bien que son travail fût prenant, Annabelle pouvait à peu près compter sur des horaires fixes, ce qui était loin d'être le cas d'Éric, étant donné qu'il était son propre patron et qu'il devait bien satisfaire aux exigences de ses clients. Ainsi, il était assez rare que celui-ci rentrât avant vingt ou vingt et une heures, tandis qu'Annabelle rejoignait leur appartement vers dix-huit heures. De fait, la plupart des tâches ménagères lui incombaient, mais elle ne s'en plaignait pas. Elle aimait au contraire son rôle de femme dans ce jeune couple. Son emménagement fut pour elle une sorte de délivrance car elle aspirait depuis longtemps à quitter ses parents, non parce qu'elle ne s'entendait plus avec eux, mais par simple goût de découvrir la “vraie” vie et pour éprouver la liberté. Aussi, lorsque Éric lui proposa de vivre ensemble alors qu'ils ne se connaissaient que depuis quatre mois, elle n'hésita pas un seul instant. Elle allait terminer ses études quelques semaines plus tard, il ne lui restait plus qu'à trouver un emploi.

Lorsqu'ils prirent cette décision, Éric disposait d'un petit appartement avec une seule chambre et sans grand confort. Il souhaitait depuis longtemps habiter un endroit plus spacieux, même s'il n'y passait pas beaucoup de temps. Sa nouvelle relation amoureuse fut pour lui une bonne raison de changer. Aussi, il lui proposa le plus simplement du monde d'acheter un appartement plutôt que d'en louer un. Annabelle fut d'abord assez surprise et ne sut que répondre. Tout était nouveau pour elle. Elle quittait ses parents pour vivre en couple et voilà qu'elle allait s'appliquer dans des responsabilités immobilières. Elle aurait tout simplement préféré attendre un peu, envisageant même la possibilité qu'ils ne soient pas faits l'un pour l'autre. Cependant, Éric était plus que décidé. C'était pour lui comme forcer le destin. Cet achat constituait, à ses yeux, un mariage avant l'heure. Sans la brusquer, il sut très bien convaincre l'élue de son coeur et peu de temps après ils se mirent en quête de leur futur “chez eux”. Ils décidèrent ensemble qu'il revenait à Annabelle de faire les recherches préliminaires tandis qu'ils choisiraient ensemble l'appartement de leurs rêves. L'un et l'autre avaient l'âme parfaitement citadine et ils n'envisageaient pas un seul instant d'habiter autre chose qu'un appartement en centre-ville. Ils avaient tous deux été élevés dans la capitale et ne songeaient nullement à la quitter. Éric et Annabelle faisaient partie de ces personnes qui n'appréciaient pas la campagne parce qu'ils n'y trouvaient rien à y faire. Ils savaient en apprécier le calme une journée ou deux, mais au-delà, cela les déprimait. Le tohu-bohu, les feux rouges, les parkings souterrains étaient les panneaux indicateurs de leur vie. Leur ôter, eût été les déboussoler.

Travaillant tous les deux dans Paris même, ils trouvèrent naturel de

restreindre leurs recherches à cette seule ville. Ils ne voulaient à aucun prix partager la vie de ces banlieusards qui enduraient sans broncher deux ou trois heures quotidiennes de transport pour parcourir cinquante kilomètres aller-retour. Dès après l'obtention de son doctorat de droit des affaires, Annabelle passa un mois entier à parcourir des catalogues, prendre des rendez-vous dans des agences, visiter des appartements. Pour ses visites, elle emportait toujours un appareil photo de sorte que, si le bien lui plaisait, elle pouvait faire quelques clichés et les montrer ainsi le soir même à son futur mari. Les résultats des deux premières semaines ne furent pas très concluants. Annabelle s'était attachée à trouver un certain rapport qualité-prix et bien qu'ils ne se fussent pas réellement fixé de budget, elle fuyait les propositions qui lui semblaient trop onéreuses. Ne travaillant pas encore, elle s'était mis en tête qu'ils allaient dépenser l'argent d'Éric et cela lui donnait quelques scrupules. Sur la dizaine d'appartements qu'elle avait retenus, il ne daigna en visiter qu'un, jugeant carrément – et exagérément – les autres insalubres. Pourtant, la semaine suivante fut beaucoup plus fructueuse. Éric avait insisté sur le fait que le prix n'était pas le seul critère à prendre en compte et qu'il valait mieux dépenser plus d'argent et être bien chez soi. Annabelle avait donc repris ses investigations sous un angle nouveau. Elle proposa à Éric des appartements d'un meilleur standing mais continua cependant de rapporter des biens meilleur marché. La troisième semaine, Éric accepta d'en visiter trois, mais aucun ne lui donna satisfaction. Lorsque sept semaines avaient passé, ils se rendirent tous les deux à l'évidence. Il n'était pas facile de trouver un appartement en quelques semaines seulement. Finalement, tout l'été passa sans qu'ils aient trouvé ce qu'ils espéraient vraiment. Au mois de septembre, Annabelle entreprit de rechercher parallèlement un travail. Voyant combien il était difficile de trouver leur logement, elle était certaine de rapporter un contrat de travail en bonne et due forme bien avant un quelconque titre de propriété. Pourtant, il n'en fut pas ainsi ; Un soir, Annabelle revint avec des photos de deux appartements visités quelques jours plus tôt. Le premier était d'un abord assez luxueux, il disposait de deux vastes pièces ornées de tapisseries, de dorures et de meubles de style. Le second était tout le contraire. Annabelle n'avait pas renoncé à visiter des appartements bon marché et celui-ci en faisait partie. Les pièces étaient plus petites, à l'exception du salon, mais elles étaient fort lumineuses, d'après les dires d'Annabelle. De plus, l'ascenseur qui arrivait directement dans le corridor était à ses yeux un gage de luxe qui plairait assurément à Éric, en dépit de l'état général de l'appartement, qui à vrai dire était passablement défraîchi. Elle avait vu juste, car celui-ci voulut le visiter au plus tôt. Comme elle, il fut enthousiasmé par sa position géographique et sa situation dans l'immeuble, malgré le délabrement intérieur.

Ils décidèrent tous deux que des travaux conséquents seraient entrepris dès qu'ils posséderaient les clefs. En particulier, Éric tenait à tout prix à faire insonoriser le mieux possible l'appartement afin qu'ils puissent vraiment se sentir chez eux. Quelques mois plus tard, lorsque tout fut terminé, ils emménagèrent dans un logement que l'on eût dit neuf.

À sa sortie de bain, Annabelle enfila négligemment son peignoir tout en souriant délicieusement.

- Je suis morte de faim. Pas toi ?

- Si. Qu'est-ce que tu nous as préparé de bon ?

- Ce que tu aimes mon chéri ! En entrée, il y a du saumon fumé. Ensuite, j'ai prévu une escalope à la crème, avec des pâtes. Ça te plaît ?

- Tu es parfaite. J'adore ça. On se fait un plateau télé ? Ça fait longtemps que je n'ai pas regardé les infos.

- Comme tu veux. Il est déjà vingt heures. Dépêchons-nous si tu ne veux pas les manquer.

Éric avala sa dernière bouchée de saumon tandis qu'Annabelle apportait déjà les pâtes. La télévision débitait ses informations à flot continu : “ Terrible accident ferroviaire à Trieste en Italie. Le train a déraillé pour une raison encore inconnue, mais les enquêteurs sont déjà sur place. Les autorités parlent de quatre-vingts victimes au moins ”. Les nouvelles atroces, maintenant vécues dans la plus grande indifférence de tous, ne troublaient pas le moins du monde leur dîner. Toutes ces morts annoncées à la télévision semblaient à peine réelles. Éric en fit la réflexion à Annabelle, regrettant que l'on ne soit pas plus touché par ce qui se passait loin de chez soi. Au même moment, la présentatrice annonça une nouvelle qui retint davantage leur attention : “ A présent, la page littéraire de notre journal, avec la disparition de l'écrivain Roger Garland. Cet écrivain secret n'a plus rien publié depuis près de vingt-cinq ans, mais il est l'auteur de plusieurs chefs-d'oeuvre comme “ Des plaisirs ”, prix Nobel de littérature en 1979 ou bien encore “ Le dernier livre ” qui fut justement son dernier livre publié. Je rappelle donc la mort de l'écrivain Roger Garland à seulement soixante-cinq ans ”.

- Tu le connaissais toi ? Interrogea Éric.

- Jamais entendu parler.

- Moi non plus.

- Un de plus qui sombrera dans l'oubli, malheureusement. Demain, nous aurons déjà tous les deux oublié son nom.

Après la météo, ils décidèrent de couper la télévision, préférant passer leur temps en bavardages et en câlins plutôt que de rester face à la lucarne sans se dire un mot de la soirée. Il ne leur restait plus qu'une journée de travail avant que débute le week-end qu'ils avaient de longue date programmé. Tous deux avaient posé congé pour ce vendredi et c'étaient trois jours entiers qui allaient s'offrir à eux sur la côte varoise.

Éric se leva de très bonne humeur pour entamer cette dernière journée de la semaine.

- Ce soir à 17 heures ici. Il ne faut pas que nous soyons en retard pour l'avion. Dit-il en ouvrant la porte de l'ascenseur ?
- A ce soir mon chéri.

Éric partit rejoindre son métro le cœur joyeux. Sur le chemin, il s'arrêta dans une librairie en vue d'acheter quelque livre pour le voyage. Il était encore tôt, mais déjà la lumière vive des néons éclairait les rayonnages de tous ses feux. Machinalement, il se dirigea vers la partie réservée à la littérature classique. Il ne jeta pas même un oeil sur les présentoirs qui défilaient devant lui : sport, voyages, policiers. Des dizaines de mètres carrés de livres lui faisaient face et il se demandait ce qu'il allait choisir. Cherchant quelque vague inspiration, il espérait se laisser guider par le hasard, comme souvent. Plusieurs fois, il arpenta l'alphabet des auteurs, sans conviction aucune, puis presque par dépit jeta son dévolu sur un auteur qu'il n'avait encore jamais lu : Bart Wandel. Il se souvint en avoir vaguement entendu parler sans toutefois parvenir à cerner le contexte précis de cette réminiscence.

“ Va pour Bart Wandel”, se dit-il intérieurement. Son nouveau livre en main (quatre cents pages qui devaient largement suffire pour le voyage aller-retour), il fit volte-face pour se diriger vers les caisses. Soudainement, le hasard qu'il attendait vint lui crever les yeux : “ Des plaisirs - Roger Garland”. Ces mots imprimèrent sa rétine puis son esprit. Roger Garland, c'était l'écrivain mort la veille au soir, celui dont Annabelle promettait qu'on aurait oublié le nom dès aujourd'hui. Cela faisait à peine un jour que sa mort était survenue et déjà les librairies ressortaient ses livres ! À moins que ces livres ne fussent déjà là depuis toujours et qu'on les ait simplement mis en valeur à cause de sa mort. Cette question sans importance se figea dans son esprit. Songeant inconsciemment que cela lui fournirait une réponse, il en prit un exemplaire, sans pour autant abandonner Bart.

- Quatre-vingt-cinq francs, s'il vous plaît, lui réclama la caissière.

Éric lui tendit un billet de cent francs. Il était le premier client qui passait à cette caisse. Toutes les pièces étaient demeurées dans leurs rouleaux. Il prit donc le temps d'observer la jeune femme qui, patiemment, déshabillait la monnaie du jour.

Étude notariale, Paris 13e

–Sophie, vous m'apporterez le dossier Garland. Je m'en occuperai personnellement.

A ces mots, Francis Lex - qui portait très bien son nom - ne put contenir l'émotion qui éraillait sa voix. Garland n'était pas pour lui un dossier, ni même un client. C'était l'une des personnes qu'il aimait et qu'il admirait le plus et lui, Francis Lex, qui n'avait pu devenir que notaire grâce à la charge de son père, avait été son confident, son ami. Malgré l'émotion, il s'attela au dossier et entama une à une les démarches nécessaires à la succession. L'affaire promettait une certaine facilité, car Roger avait déjà pris un grand nombre de dispositions des années auparavant. Francis s'en souvint. Ce fut quatre ou cinq ans après "l'affaire" du dernier livre. Cette tragédie avait assurément marqué l'esprit de Roger de façon indélébile.

Quelques heures à peine de travail avaient suffi à Francis pour régler l'ensemble des problèmes financiers. À cet égard, la succession se composait d'une maison située à cent kilomètres de Paris, l'ensemble des droits sur les écrits de Roger - qui ne rapportaient plus guère il est vrai - ainsi que quelques comptes bancaires qui permettaient à son détenteur de s'assurer un humble et modeste train de vie. Cependant, quelques dispositions annexes avaient été déposées dans une enveloppe cachetée par Roger, si bien que personne, à part lui, n'en connaissait le contenu. Enfin, une disposition particulière et assez inhabituelle avait été formulée par le défunt : il avait réglé à l'étude de son ami tous les détails concernant sa propre mise en terre. Il ne voulait à aucun prix que sa famille eût à subir cette difficile démarche. Francis en avait parfaitement compris les raisons et savait qu'il prendrait toute la peine nécessaire pour accomplir cette volonté. Finalement, la seule chose qui manquait pour boucler son dossier était l'adresse du principal légataire : le fils de Roger. Celui-ci n'était pas proche de Francis. Il ne serait pourtant pas difficile d'obtenir ce renseignement.

Ainsi qu'ils en avaient convenu, Éric et Annabelle s'étaient retrouvés chez eux à dix-sept heures précises. Éric s'était chargé de la valise qu'Annabelle avait pris soin de préparer la veille, tandis qu'elle vérifiait une dernière fois

qu'ils avaient bien leurs billets en poche. Une heure plus tard, ils étaient rendus à l'aéroport d'Orly. Leur course contre la montre s'achevait ici. Ils avaient désormais atteint la salle d'embarquement et n'avaient plus qu'une seule chose à faire : attendre. Leur week-end commençait vraiment puisqu'ils n'avaient plus à se soucier de rien.

- Dans un peu plus d'une heure, nous serons au bord de la mer, lança Éric pour engager la conversation.

- N'exagère pas, le temps que nous quittions l'aéroport et que nous nous rendions à notre hôtel, il fera sûrement déjà nuit. N'espère pas te baigner ce soir.

Annabelle avait deviné qu'il caressait cette idée.

- Oui, je m'en doute. D'autant que nous n'aurons pas mangé. Tu crois qu'ils vont nous servir à dîner dans l'avion ?

- Vu que nous décollons à dix-neuf heures trente, ce ne serait pas impossible. Au pire, nous dînerons à l'hôtel.

Annabelle fouilla dans son sac et en sortit quelques journaux.

- Tiens, j'ai pensé à prendre des revues pour le voyage, ou même si nous avons envie de lire là-bas. Je t'ai pris le "Canard enchaîné". Ca te fait plaisir ?

- Merci, tu es adorable. Tu penses toujours à moi.

L'évocation de ces journaux lui rappela qu'il avait lui aussi pensé à emporter de la lecture. Il se souvint des livres achetés tôt dans la matinée. Devant la prévenance de Annabelle, il voulut lui aussi faire bonne figure.

- Tiens, moi aussi j'ai emporté de quoi lire. Et j'ai même pensé à toi.

Il ne put cependant lui présenter ses livres, car il les avait rajoutés dans la valise au dernier moment.

- Tu te souviens de l'écrivain qui est mort hier ?

- Ah oui ... Comment s'appelait-il déjà ? Tu vois je t'avais dit que nous aurions oublié son nom dès le lendemain.

- Roger Garland.

Annabelle en resta stupéfaite.

- J'ai acheté un de ses livres ce matin. Je le lirai ce week-end.

Vendredi matin. Hôtel “ le paradis bleu ”.

Neuf heures n'avaient pas sonné, mais déjà le soleil avait gonflé de chaleur l'immense véranda de l'hôtel au point que les quelques clients déjà levés avaient tous décidé de prendre leur petit déjeuner sur la terrasse. Celle-ci était vaste et carrelée de blanc. Elle venait d'être lavée à grande eau, car quelques flaques subsistaient en certains endroits. Le soleil se reflétait comme dans un jeu de miroirs. Un peu plus loin, l'eau parfaitement lisse de la piscine luisait plus encore. Éric la regardait avec envie, mais sans impatience. Bien que ce fût pour trois jours seulement, il se considérait comme étant en vacances. Il savait qu'il pouvait prendre le temps de céder à chacun de ses caprices avec application et nonchalance. Tranquillement, il dégustait son copieux petit déjeuner en compagnie d'Annabelle. Ils n'échangèrent que peu de mots, préférant savourer le moment qu'ils ne partageaient que trop rarement. Après plus de quarante minutes, et uniquement lorsque leurs estomacs furent saturés de nourriture, ils retournèrent à leur chambre. Éric en ressortit quelques minutes plus tard, muni du strict nécessaire pour le genre d'activités qu'il envisageait: vêtu de son maillot de bain, il avait emporté avec lui une serviette de bain, une paire de lunettes de soleil et un livre.

Le ciel parfaitement bleu était seulement accommodé d'un soleil radieux et déjà chaud, malgré l'heure encore matinale. Éric s'en régala, confortablement installé sur l'un des nombreux transats qui encerclaient la piscine. Les yeux clos, le corps étendu, il se laissait envelopper par la chaleur qui l'avait rapidement envahi. Quelques pensées évanescentes lui venaient parfois à l'esprit, mais il prenait bien soin de ne pas y prendre garde, préférant se consacrer tout entier aux plaisirs simples du bronzage. Le temps passait ainsi, sans qu'il cherchât à le mesurer. Seul l'instant comptait. Lorsque le soleil fut encore plus haut dans le ciel, Éric sortit de sa léthargie. La sensation que lui procurait le soleil avait changé. La chaleur bienfaisante s'était muée en fournaise insoutenable. Son corps lui semblait si brûlant qu'il fallait qu'il se jetât dans la piscine au plus vite. Quelques instants plus tard, ses membres se raidirent au contact de l'eau froide. Éric eut l'impression d'être tombé d'un paquebot en hiver en mer du Nord.

En ressortant la tête de l'eau, il s'aperçut enfin qu'Annabelle l'avait rejoint et qu'elle occupait le transat voisin du sien. Son corps ne le démangeait plus, la

fraîcheur de l'eau avait apaisé les morsures du soleil. Ses sentiments amoureux le poussèrent à la rejoindre, ce qu'il fit avec empressement. Un sourire tendre envahit sa bouche, puis ils s'embrassèrent. La journée s'annonçait, à tous points de vue, magnifique. Annabelle et Éric étaient bien décidés à en profiter. Bien que la chaleur du soleil fût déjà presque insoutenable sans le secours d'un parasol, ils s'installèrent dans leur transat et entreprirent de lire. À la lecture de la couverture, Éric repensa un instant à l'homme dont on avait annoncé la mort à la télévision la veille au soir. L'ultime destin de chaque homme est bien sûr de mourir, mais le fait qu'il ait précisément acheté ce livre à l'annonce de la mort de son auteur lui procurera un frisson qui l'immunisa un instant contre les feux du soleil.

- Il est bien, son livre ? Demanda Annabelle.

Tous deux lisaient sans discontinuer depuis près de deux heures tandis qu'Éric, au contraire de sa fiancée, n'avait pas levé les yeux une seule fois.

- Assez, répondit-il d'un air qui faisait comprendre qu'on le dérangeait.

- Si nous allions prendre un rafraîchissement au bar ?

Éric leva le sourcil, puis presque à contrecœur, finit par accepter.

- Si tu veux, je finis ma page.

À peine étaient-ils installés en terrasse, à l'ombre d'un parasol cette fois, qu'un serveur désœuvré vint prendre leur commande.

- De quoi parle ton livre ?

- Je n'en suis encore qu'au début, clama-t-il, bien qu'il eût déjà lu cent cinquante des six cents pages de l'ouvrage. C'est l'histoire d'un garçon de douze ans, Simon. Sa mère l'élève seule, elle est ouvrière. Ses conditions de travail sont très dures. Elle travaille tantôt de jour, tantôt de nuit. De plus, elle n'a pas le sou.

- Elle n'est pas très gaie ton histoire.

- C'est ce que je me disais au début. En fait, ce n'est pas si vrai. Simon lui, rêve des jouets que tous les autres gosses de son âge ont. Ses désirs d'enfants sont à mille lieues des problèmes de sa mère. Un jour, celle-ci confie Simon à sa propre mère, la grand-mère de Simon donc, car ses nouveaux horaires l'empêchent provisoirement de s'occuper de lui. Au début, Simon n'est pas fou de joie. Il aime bien sa grand-mère mais pour lui c'est déjà une " vieille femme ". En fait, il connaît son aïeule comme chacun d'entre nous : il ne la connaît pas, ou si peu. Peu à peu pourtant, ils font connaissance et chacun commence à s'intéresser aux problèmes de l'autre. C'est plutôt bien. J'ai hâte

de lire la suite.

Puis il enchaîna sur tout autre sujet :

- Veux-tu que nous allions à la plage cet après-midi ?
- Je suis sûre que tu en as plus envie que moi. Par contre, nous avons tout intérêt à mettre de l'ambre solaire sinon c'est le coup de soleil assuré.

Il était déjà six heures du soir. Ils n'avaient pourtant rien fait extraordinaire. C'était du moins le sentiment d'Éric. Que le temps avait passé vite ! À peine avaient-ils eu le temps de déjeuner, de prendre quelques bains de mer, de bronzer un peu que l'après-midi touchait déjà à sa fin. Les rayons du soleil se faisaient moins ardents, la lumière se faisait moins vive, mais plus chatoyante. Pourtant, la peau d'Éric en conservait un souvenir vif. Elle lui semblait tendue à l'extrême, prête à craquer au moindre mouvement. Au sortir de sa douche, il fut attiré par le livre qu'il avait à contrecœur laissé quelques heures plus tôt. Brûlant d'envie de s'y replonger, il demanda à Annabelle qui se perdait dans la vapeur produite par l'eau trop chaude de la douche :

- Qu'est-ce que tu veux faire après ?
- Je ne sais pas. Il est tard ?
- À peine six heures.
- S'ils sont encore ouverts, j'aimerais assez faire les quelques magasins qui sont situés juste à côté de l'hôtel. J'imagine que cela ne tente pas ?
- Pas tellement non.

Ravi de cette occasion inespérée, il ajouta :

- Je vais plutôt m'installer à la terrasse et bouquiner un peu.
- Tu as raison. Cela vaut mieux, comme ça j'aurai tout mon temps.

Disant cela, Annabelle ferma le robinet puis sortit de son bain de vapeur, tel un fantôme. Elle lui offrit le spectacle de sa nudité la plus simple, ce qui ne manqua pas de le ravir et même de lui faire un certain effet. Il ne résista pas à la tentation de la prendre dans ses bras, de l'étreindre, ni même au plaisir d'encercler son coup d'un collier de baisers. Le corps d'Annabelle se faisait d'une extrême sensualité et il aurait fallu ne pas être homme pour ne pas succomber. Pourtant, Éric n'eut pas l'occasion de mener plus loin son oeuvre de séduction. De façon presque lapidaire, elle mit fin à leur étreinte :

- Tout à l'heure ! Si je ne vais pas faire les magasins maintenant, ils vont fermer.

À cela elle ajouta, mais en pensées seulement, qu'elle aimait bien lui donner envie pour ensuite faire attendre, le faire mijoter. Elle se rhabilla alors d'un chemisier et d'une jupe très sexy. Ensemble, ils quittèrent la pièce, elle munie de sa carte bancaire, lui de son livre.

Quelques minutes de lecture avaient suffi pour qu'il oublie l'amertume que lui avait causée le départ précipité d'Annabelle. Comme s'il ne l'avait pas quitté, il se replongea dans l'univers du petit garçon et de sa grand-mère. Plusieurs fois, le serveur passa auprès de lui pour prendre sa commande, mais son attention tout entière était absorbée par sa lecture. Les pages se tournaient tandis que les minutes défilaient et presque inconsciemment, il espérait que rien ne viendrait troubler sa lecture. L'espace d'un instant, il pensa à Annabelle, se prit à espérer qu'elle trouverait là-bas de quoi apaiser sa fièvre dépensière pour un long moment encore. Elle sembla faire selon ses désirs, car elle resta absente jusqu'à la fermeture des magasins qui étaient à sa portée pour ne revenir que vers vingt heures. Comme s'il avait voulu terminer son livre plus vite, Éric ne releva pas les yeux une seule fois durant ce temps supplémentaire qu'elle lui accordait sans le savoir. Cette histoire, qu'il vivait comme par procuration, était de plus en plus bouleversante. Tout ce qu'écrivait l'auteur sonnait incroyablement juste. Les sentiments qu'il exprimait semblaient plus que palpables. Ils animaient tant les deux principaux personnages qu'on les eut dits vivants. Sans savoir où ni quand, il semblait à Éric qu'ils avaient ou avaient eu une existence réelle et qu'il ne suffirait que d'un heureux hasard pour qu'il les rencontrât.

Lorsqu'Annabelle parut enfin à la terrasse, Éric avait absorbé cinq-cents des six cents pages que comptait le volume. Des sentiments contradictoires l'envahirent tandis qu'il refermait son livre. Empli de plaisir jusqu'à satiété, il éprouva cependant le remords d'avoir lu trop vite et de n'avoir pas su mieux préserver son "trésor" à présent presque épuisé. Maintenant qu'il en connaissait le contenu, il aurait voulu revenir en arrière, au moment exact où il entama sa lecture et ainsi savourer par avance le plaisir qu'il allait connaître.

- Alors, je n'ai pas été trop longue ? Qu'as-tu fait pendant ce temps ?

Sur l'instant, Éric peina à trouver ses mots. Son retour presque brutal dans la vie réelle lui procura même un frisson. Lorsqu'enfin il reprit conscience de lui-même, de l'endroit où il se trouvait, il s'attacha à tenter de comprendre le sens de la question, pourtant fort simple d'Annabelle. Au bout de quelques

secondes enfin il recouvrit complètement ses esprits.

- J'ai lu. Je n'ai fait que ça depuis que tu es partie. Et toi, tu as trouvé des choses qui te plaisent ? Ajouta-t-il en sachant pertinemment qu'il ne parviendrait pas à s'intéresser à la réponse .

- Oui. J'ai tout emporté à la chambre. Je pensais t'y trouver. Je te croyais très impatient de me retrouver. Je t'avoue que j'ai même volontairement prolongé ton attente en flânant entre deux magasins. J'avais envie d'aiguiser ton impatience, te faire attendre davantage pour que tu éprouves un plus grand plaisir encore à me retrouver dans tes bras.

C'était d'ordinaire le genre de paroles qu'Annabelle n'avait pas à répéter. Sa sensualité était telle qu'elle savait très bien se faire désirer par Éric. Pourtant, le charme ne semblait pas opérer cette fois-ci. Éric semblait toujours prisonnier d'une sorte de torpeur lourde et indicible. Elle se fit alors plus pressante. Feignant de ne pas être affectée par le peu d'intérêt qu'il lui témoignait, elle s'approcha de lui, posa ses mains sur ses cuisses et l'embrassa langoureusement. Ses lèvres humides et charnues eurent tôt fait de l'éveiller complètement. Alors, de nouveau Éric perçut les rayons du soleil, les bruits distants qui venaient du bar et surtout le délicieux parfum d'Annabelle, le goût sucré de ses lèvres, la douceur de ses mains.

En peu d'instant, elle avait su recouvrer son bien, faire revenir à elle celui qui lui était le plus cher. Sans coup férir, elle dissipa les pensées et les sentiments que son livre avait engendrés en lui. Malgré lui, Éric vit s'évanouir ses sensations intérieures que peu de fois il avait connues à la grâce d'un livre. Pourtant, une dernière pensée naquit dans son esprit avant qu'il n'en referme les pages. Il promit aux personnages de les retrouver au plus tôt, s'accordant pour ainsi dire une simple parenthèse entre deux chapitres.

Les draps passablement froissés témoignaient sans doute possible d'une agitation fougueuse. Mais à présent, leurs deux corps enlacés, malgré la tiédeur qui déjà frayait au travers des volets, semblaient lourdement endormis. Annabelle cependant, après une transition semi-léthargique de quelques minutes, ouvrit un oeil. Sa première vision du matin était celle d'une chambre d'hôtel, vaste et bien décorée, qui formait le décor d'une scène idyllique de cinéma. Un large lit au design moderne trônait au milieu de la pièce. Des draps en désordre semblaient imiter une chaîne montagneuse maculée de neige. Au loin, quelques rais de lumière, parvenus à se glisser au travers de minces interstices, formaient une sorte de fontaine lumineuse qui,

paradoxalement, se baignait dans l'obscurité de la pièce. Enfin, au coeur du décor, elle pouvait contempler celui qui avait envahi son coeur. Un demi-sourire, figé par le sommeil sur son visage, suffisait à le rendre beau comme un éphèbe, à ses yeux tout au moins. Immobile aussi, elle resta quelques minutes à le contempler avec au coeur la certitude que personne ne lui ôterait plus ce bonheur, celui de partager sa vie avec Éric. Lorsqu'elle se leva enfin, elle se dirigea vers la salle de bains, laissa glisser sa mince nuisette le long de son corps et pénétra avec conviction dans la cabine de douche. Ainsi qu'elle aimait le faire, surtout l'occasion d'une chaude journée, Annabelle abaissa graduellement la température du flot limpide qui coulait sur son corps. Invariablement, il survenait un moment où son épiderme, poussé dans ses derniers retranchements, se hérissait pour finalement lui donner la chair de poule.

Une fois sortie, elle pouvait encore sentir la froideur de sa chair affaiblie par un inégal combat. De retour dans la chambre, elle vit qu'Éric dormait toujours et ne résista pas à l'envie de le rejoindre pour se réchauffer auprès de lui. Rapidement pourtant, sa seule présence lui fut insuffisante. Elle voulait sa tendresse, ses regards, ses baisers, ses caresses. Elle entreprit de le réveiller, lentement et tendrement. Avec une infinie douceur, elle passait la main dans ses cheveux ou posait délicatement un baiser sur ses paupières. Peu à peu, les signes de son éveil devinrent tangibles. Il se retourna d'abord dans un sens puis dans l'autre. Son visage fit ensuite quelques grimaces. De loin en loin, ses paupières commençaient à ciller, d'abord imperceptiblement puis de plus en plus distinctement, jusqu'à ce que, enfin, il entrouvre un oeil. Annabelle souriait, pour lui seul. Tendrement, ils s'embrassèrent, simplement heureux d'être l'un auprès de l'autre.

Comme le jour précédent, le temps s'annonçait magnifiquement beau. Rien ne pourrait les empêcher de consommer, comme la veille, un somptueux petit déjeuner sur la terrasse ensoleillée. Économe de ses gestes, Éric emporta même un maillot, une serviette et son livre pour profiter au plus vite des bienfaits de la piscine sans avoir à revenir dans la chambre.

Plus d'une demi-heure leur fut nécessaire pour engloutir leur copieux repas du matin. Lorsqu'enfin ils quittèrent la table, Éric était si repu qu'il ne put rien faire d'autre que de s'effondrer sur un transat déjà tiédi par le soleil. Son estomac lui pesait, mais il n'y pouvait plus rien. Seule la digestion, lente et sournoise, lui viendrait en aide. Une simple longueur de piscine lui semblait hors de portée, malgré l'envie de se baigner qu'il éprouvait. Il se félicita alors que la lecture ne demandât pas le moindre effort physique et ouvrit son livre

avec l'intention de le finir avant d'entreprendre quoi que ce soit d'autre. Au bout de quelques lignes seulement, Éric était de nouveau immergé dans le récit. Tous ses sens ne vibraient plus que pour Simon et sa grand-mère. Au fil des pages, chacun des héros passait par des moments de joie et de tristesse, parfois ensemble, parfois séparément. Du sort injuste fait à sa mère, il pouvait ressortir quelque chose de bon : la rencontre, de nos jours improbable, d'un enfant et de sa grand-mère. En filigrane, l'auteur avait dressé un réquisitoire ordonné à l'encontre de l'exploitation de la misère sociale telle qu'elle est pratiquée par des multinationales, mais parfois aussi par des entreprises qui n'ont de familial que le nom.

Sans s'apercevoir que l'heure avançait, que le soleil se faisait plus chaud tandis qu'il courrait à son zénith, Éric lisait et lisait encore. Quelques fois, un sourire envahissait son visage, d'autres fois ses yeux se plissaient pour contenir une larme qui menaçait de tomber. Les pages s'égrainaient inéluctablement, sa lecture avide le conduisait à la fin désormais proche de l'ouvrage. La mère de Simon retrouvait un travail stable. Éric en fut presque triste. Il comprit que les derniers feuillets lui annonceraient une inexorable séparation. La joie, le bonheur, ne sont pas toujours où nous les attendons. Malgré cela, il poursuivait sa lecture, trop impatient de connaître la fin de cette histoire. Il ne lui restait pas vingt pages, mais elles étaient les plus émouvantes. Un flot de tristesse s'y déversait lors même que la fin était d'apparence heureuse. Malgré lui, Éric ne put contenir ses larmes lors de l'ultime chapitre. Rarement un livre avait su le bouleverser à ce point, lui qui se pensait au-dessus de ces sentiments un peu puérils. Même lorsqu'il referma définitivement son livre, son esprit ne pouvait se détacher de ces personnages qu'il avait aimés.

- Tu ne m'as pas parlé de la fin de ton livre, demanda Annabelle, tandis qu'une hôtesse passait dans le couloir afin de vérifier que les passagers s'étaient bien attachés avant le décollage.

- Finalement, l'histoire n'est pas aussi triste que ce que je te disais. Bien sûr, ce n'est pas gai, mais lorsque tu lis ce livre tu t'attaches forcément aux personnages tant ils sont émouvants. Je ne sais pas te dire comme cela car l'auteur écrit bien mieux que je ne parle, mais j'ai vraiment été captivé par cette histoire. Tu as sans doute déjà éprouvé la même chose, mais tu vois, bien que j'aie fini ce livre, je ne peux toujours pas m'empêcher de penser à Simon et sa grand-mère. J'ai l'impression que je vais les rencontrer là, bientôt : à la descente de l'avion ou en allant au bureau.

- Je comprends. Tu me le recommandes alors ?

- Plutôt deux fois qu'une ! Comme je t'envie de ne pas l'avoir encore lu. Dire

que c'est grâce à toi si j'ai acheté ce livre. Te rappelles-tu que lorsque sa mort avait été annoncée à la télévision tu m'avais dit " dès demain nous aurons oublié son nom " ?

- Oui, bien sûr !

- Le lendemain, en prévision de notre voyage, je me suis arrêté dans une librairie. Or ce livre se trouvait mis bien en évidence et je me suis souvenu de l'auteur dont on venait d'annoncer la disparition puis immédiatement après, de ta remarque. Je me suis donc décidé à prendre ce livre. C'est le premier livre de lui que je lis et déjà je sens que je vais aimer cet auteur. Dire qu'il aura fallu sa mort pour que je le découvre. Si ça se trouve, il habitait près de chez nous, peut-être même que nous l'avons croisé dans nos rues sans nous douter de qui il était. Une chose est sûre cependant : demain, j'irai acheter un autre livre de lui. De façon indicible mais certaine, Éric tombait amoureux de cet écrivain qui quelques jours plus tôt lui était inconnu. Ses mots et ses verbes s'étaient fichés dans son cœur, telle une flèche qui atteint sa cible en plein centre. Il éprouvait presque des regrets de ne pas l'avoir connu, sachant que c'était désormais impossible. Pourtant, il se réjouissait car il savait qu'il avait à découvrir son oeuvre tout entière. Il était sûr qu'il apprendrait à le connaître au fil de ses livres, qu'il allait percer ses secrets les mieux cachés, qu'il comprendrait tout de lui.

Annabelle se réjouissait du soudain engouement d'Éric. Sa joie lui faisait plaisir à voir. Ce brutal intérêt pour cet homme l'intriguait et la ravissait à la fois. Il était finalement capable de se passionner pour autre chose que son travail. Reposés par leur week-end mais fatigués par les transports, ils ne boudèrent pas leur plaisir lorsqu'enfin ils furent de retour chez eux. Quelques lettres s'étaient amoncelées dans la boîte, mais il se faisait tard ; elles attendraient le lendemain pour être lues.

La journée d'Éric commençait bien. Après s'être levé, reposé et en pleine forme, il pensait déjà au livre qu'il allait acheter. Lorsqu'il le tint en main, il savoura par avance le plaisir qu'il aurait le soir même, à la lecture de l'ouvrage. Durant sa journée de travail, il n'y pensa pas un instant. Cependant, à l'approche de son domicile il se souvint qu'il avait ce livre dans sa mallette et qu'il allait pouvoir le commencer. Il ne se doutait pas encore que son projet allait être retardé en raison d'un événement grave. Lorsqu'il franchit le seuil de la porte, il trouva Annabelle dans le salon qui semblait attendre son retour. Son visage était grave.

- Ton père est mort. Lui annonça-t-elle sans ambages.

- Quand ça ? Lui répondit-il après un instant d'hésitation.

- Juste avant que nous partions en week-end.
- Qui est-ce qui t'a prévenue ?
- Une lettre d'un notaire est arrivée aujourd'hui. Comme ça avait l'air important, je l'ai ouverte.

Éric commençait à prendre conscience de ce qui lui arrivait. Il avait déjà pensé que ceci surviendrait, mais il ne pensait pas que cela fût possible si tôt. Ses sentiments se mêlaient jusqu'à la confusion. Malgré cela, son coeur ne fut pas envahi de chagrin. Son père venait de disparaître, mais il ne pleurait pas. Il eut simplement l'impression de se sentir transporté dans un lieu où ni le temps, ni l'espace n'existaient. Il lui sembla que le monde entier n'était plus qu'un vague souvenir et qu'il demeurait là, seul, dans un endroit sans nom. Le temps lui-même semblait s'estomper. Cette torpeur soudaine avait embrumé son esprit. Était-il dans cet état depuis une seconde seulement ou depuis une heure entière ? Il n'aurait su le dire. En même temps, quelques souvenirs vinrent se rappeler à lui. Il se souvint ainsi de la joie, qui était en réalité de la fierté, qu'éprouvait son père lorsque celui-ci le conduisait à l'école ou bien encore des longues heures où il restait prostré dans son bureau, le regard perdu dans quelque obscure pensée. Une certitude s'imposa à lui : à présent son père demeurerait pour lui une énigme pour l'éternité.

Bientôt, le manque d'émotion apparente d'Éric irrita Annabelle.

- Ça ne te fait pas plus de peine que ça, lui demanda-t-elle ?
- Bien sûr, cela me fait quelque chose. C'était mon père. Pourtant, les larmes ne me viennent pas. Je n'arrive pas à éprouver de la tristesse. Juste une impression de fatalité.
- Tu n'as vraiment pas de peine ?
- Annabelle ! Tu sais comme il était. Tu te souviens quand même que nous ne nous voyions plus. On ne se téléphonait même pas. Cela fait si longtemps que nous n'avions plus de contacts que je ne me souviens même pas de la dernière fois où je l'ai vu.
- Maintenant qu'il est mort, tu ne regrettes pas toutes ces années de brouille ?
- Nous en avons déjà parlé plusieurs fois. Nous n'étions pas brouillés. Simplement, la façon dont il menait sa vie, son caractère renfermé et dépressif et surtout son oisiveté ne me convenaient pas. J'aurais aimé avoir un père différent de ce qu'il était. Un père qui se soit occupé de moi pendant mon enfance, un père dont je puisse être fier. Je t'ai déjà parlé de cette honte, qu'enfant j'éprouvais lorsqu'il me fallait mentionner sa profession devant mes camarades ou sur un formulaire quelconque. Comme il ne travaillait pas, je

lui demandais ce qu'il fallait que je mette ou que je réponde. Invariablement, il me disait “ dis que je suis retraité ”. Il était certes déjà âgé puisqu'il m'a eu à quarante ans, mais quand même ! Je ne l'ai jamais vu travailler de ma vie. Je ne sais même pas s'il a travaillé un jour. Je l'avais déjà questionné pour savoir ce qu'il faisait avant ma naissance, mais dès que j'évoquais le sujet, il se fermait. Impossible de savoir. Je n'ai jamais su d'ailleurs. C'est comme pour la mort de ma mère. Il m'a bien dit qu'elle avait eu un accident dont il était un peu responsable. Mais c'est tout. Des circonstances exactes, je ne sais rien. Comme il ne me disait rien, j'ai tenté de savoir par d'autres moyens. Enfant, je demandais à d'autres adultes. Mais mon père avait peu d'amis. Certains ne savaient rien de son ancienne vie. Ceux qui savaient semblaient liés par un indéfectible serment empêchant la divulgation d'un lourd secret. Durant toute mon enfance, il a maintenu une certaine distance vis-à-vis de moi. Je n'avais plus que lui, ma mère était morte, mais ce n'est pas pour autant qu'il ma chéri. Je ne manquais de rien, sauf d'amour. Et puis cette obstination à ne pas travailler, je ne l'ai jamais comprise. Depuis l'adolescence, son oisiveté me dégoûte. Comment peut-on ne rien faire de ses journées durant une si longue période ? Quel homme était-il pour vivre de la sorte ? C'était d'autant plus dur à admettre que malgré mes interrogations répétées, il n'a jamais désiré se justifier auprès de moi. Ne m'aimait-il donc pas ? Pourquoi ne me faisait-il pas confiance ? Même s'il avait quelque chose d'inavouable sur la conscience, j'étais tout de même la seule personne à qui il pouvait parler sans crainte, non ? Toutes ces questions je me les suis de nombreuses fois posées. Mais je n'eus jamais le moindre début de réponse. Tu m'as parfois reproché de m'investir plus que nécessaire dans mon travail. Comprends-tu à présent les raisons qui m'animent ? Comprends-tu quel a été mon modèle, celui que je me suis toujours juré de ne pas suivre ? Tu sais, j'aurais aimé par dessus tout avoir un vrai père dont je me sente proche. Rien ne m'eût plus comblé que de ressentir un amour paternel alors que j'étais déjà privé de celui de ma mère. Chaque enfant, ou presque, à l'évocation de son père éprouve de la fierté, de l'émerveillement ou de la joie. Chaque enfant vante auprès des autres les innombrables qualités de son père. Il en fait son champion, son modèle, son alpha et son oméga. Est-il triste ou se sent-il en danger qu'il appelle son “ papa ” et déjà tout va mieux. Tout cela je le sais pour l'avoir lu dans les yeux des autres mais je ne l'ai point éprouvé. Il ne m'a jamais fait cette joie que j'imagine immense. Même aujourd'hui où l'on m'apprend sa mort, je ne saurais jurer qu'il m'ait aimé. Les enfants que nous aurons, je les imagine entourés de notre affection. Je les prendrai dans mes bras, je jouerai avec eux, je veux qu'ils se sentent aimés. Il me coûte de le dire, mais mon père n'aura été pour moi que la personnification du chemin à ne pas suivre.

Son coeur se faisait lourd et orageux. Annabelle le perçut et se rapprocha de lui, comme pour le consoler. De la peine, Éric en avait bien plus qu'il ne l'avouait, elle en était certaine. Tendrement, elle prit sa main dans la sienne tandis qu'elle posa délicatement ses lèvres sur sa joue comme pour lui donner l'un de ces gestes d'amour qui autrefois lui avait tant manqué.

- À part ça, que dit la lettre ? Reprit-il.

- Elle vient du notaire de ton père. C'est apparemment lui qui va s'occuper de la succession et du reste. À ce propos, l'enterrement est déjà préparé. Il aura lieu mercredi. Il dit aussi qu'il te fixera un rendez-vous pour régler les questions d'héritage.

Le lendemain, Éric décida de se rendre à son travail comme si rien ne s'était passé. Sûr de lui, il croyait aisément dominer ses sentiments. Sa conscience étouffait à toutes forces la peine que, malgré lui, il ressentait dans le plus profond de son être. Tout le jour durant, et bien qu'il s'obstinât à ne pas y penser, les images de son père lui revenaient en mémoire. Des phrases qu'il avait dites tintaient de nouveau à ses oreilles. Il avait beau s'obstiner à ne pas l'aimer, sa volonté était impuissante face aux puissants liens de filiation tressés par la nature. Quel qu'il fût, il demeurerait son père, pour toujours. Loin de vouloir briser cet indéfectible lien, Éric aurait voulu le nourrir. Il avait tant souhaité se sentir proche de son père. De nombreuses fois, il avait décidé de mettre fin à leur "brouille". Un appel téléphonique eût peut-être suffi. Pourtant, soit il oubliait, soit il remettait à plus tard, pensant - à tort - qu'il avait encore bien le temps. Chaque minute passée à ignorer ses parents est une minute perdue. Il en avait à présent la certitude. Toute la journée durant, il ne fit que penser à lui. Sa mort empoignait sa conscience et rien ne pouvait la libérer. Ses pensées l'assaillaient, mais il ne pouvait s'en défendre. Lorsque le soir arriva, son humeur était maussade car, tout le jour, il avait été taraudé par ses souvenirs.

Sur le chemin du retour, il se remémora l'une des dernières discussions qu'ils eurent avant qu'ils ne cessent de se voir. Peut-être d'ailleurs, que son esprit amalgamait plusieurs entrevues car ces dernières prenaient toutes le même ton. Éric se trouvait, à cette période, très frustré de ne rien savoir, de ne pas parvenir à sonder son père. Celui-ci aurait dû être la personne la plus proche de lui et pourtant, il lui était impossible de le comprendre et même de le connaître. De nombreuses fois, il le pressa de questions. Les mêmes interrogations, lancinantes, venaient aux oreilles de son père qui, chaque fois qu'il les entendait, semblait ployer sous le poids de ces mots. Tel un bélier, Éric voulait, plus que tout, enfoncer la porte que son père s'efforçait de maintenir close. À chaque question directe, celui-ci paraissait pourtant

vouloir répondre. Il cherchait ses mots, puis, après un long moment, il semblait essoufflé, tel un vieillard cacochyme. Sa mémoire, devenue trop lourde pour lui, lui pesait bien plus qu'un fardeau. Elle était un boulet attaché à son âme. Mais Éric, malgré la souffrance visible de son père, ne désarmait pas. Ne pas savoir l'empêchait de vivre. Que pouvait-il faire pour accomplir son dessein ? Menacer ou amadouer ? Supplier ou intimider ? Quoi qu'il ait tenté, il avait toujours échoué. Au fond de lui, il voulait que son père tire un trait définitif sur son passé, qu'il se remette à vivre au présent. Il croyait cela possible et l'avait même exposé à son père. Mais celui-ci, bien qu'heureux de la sollicitude de son fils, eut, à l'évocation de cette éventualité, un rictus maculé de désespoir et de fatalité. Sans dire un mot, il avait répondu. Rien ne peut plus être fait pour moi, fit-il comprendre en baissant la tête.

Il voulait ne plus y penser, mais n'y parvenait pas. Il s'imagina déjà le lendemain, assistant à l'enterrement de son père. N'ayant pratiquement pas de famille, Éric savait que peu de monde y assisterait. De plus, et bien qu'ils fussent en délicatesse depuis de nombreuses années, il ne lui connaissait pas beaucoup d'amis. Il pensa alors au notaire, il se souvint d'un ami de son père qui exerçait cette profession. Se pouvait-il que ce soit lui ? C'était bien possible après tout. Sans quoi, pourquoi son père lui aurait-il confié son propre enterrement ? Les questions restaient sans réponses, du moins jusqu'au lendemain.

Annabelle avait obtenu une journée de congé pour assister Éric dans cette épreuve particulière. Ils se retrouvèrent peu avant dix heures devant l'église qui leur avait été indiquée dans le courrier notarial. Quelques minutes d'avance devaient suffire, car il était peu probable que beaucoup de personnes vinssent. Aucun encombrement particulier n'était à craindre. Pourtant, Éric fit remarquer à sa femme que les abords de l'église étaient loin d'être déserts. Sans doute, un autre office venait-il d'avoir lieu, c'était la seule explication plausible. Au fur et à mesure qu'ils s'approchaient de l'édifice, ils s'aperçurent qu'il n'y avait qu'un corbillard et que les gens ne sortaient pas de l'église mais y entraient. Est-il possible que toutes ces personnes soient là pour mon père ? Se demanda Éric. Nonobstant son plus grand étonnement, cela ne faisait plus guère de doute. Sa surprise grandissait au fur et à mesure qu'il s'avavançait vers les premiers rangs. Les travées se remplissaient une à une. Ils remarquèrent silencieusement que la plupart des personnes présentes étaient aussi âgées que le défunt, ce qui leur donna à penser qu'il s'agissait de personnes connues de longue date. Mais comment se faisait-il qu'Éric n'en reconnût aucune ? De plus, son père semblait ne recevoir personne. Pourquoi

tous ces individus lui seraient-ils restés fidèles tout ce temps, au point de venir l'honorer une ultime fois après tant d'années d'indifférence ? La peine laissa pour un temps la place aux interrogations dans le coeur d'Éric. Aucune question ne semblait pouvoir trouver de réponse rationnelle.

Annabelle ajouta encore au mystère lorsqu'elle dit avoir reconnu deux ou trois acteurs de cinéma, ainsi qu'un prestigieux journaliste. Bien qu'il ne pût pas même les apercevoir, Éric tint pour sûr les dires de sa femme et s'interrogea de plus belle. Est-il possible que mon père eût pour amis des acteurs, des journalistes ? Il ne pouvait pas même à l'imaginer. Même dans la partie de sa vie qui précédait sa naissance, cela lui parut impossible.

Lorsque l'office débuta, l'église s'était tout à fait remplie. Deux cents personnes au moins avaient pris place. La cérémonie eut la tristesse habituelle de ce genre d'événement. L'évocation plus qu'évasive des qualités du défunt, de son exemplaire vie, n'éclaira point Éric qui ne pouvait se départir de ses interrogations. Le mystère lui paraissait insondable, pourtant son étonnement grandit encore lorsqu'à la sortie de l'église il s'aperçut qu'une foule de badauds s'était massée aux abords. Étaient-ils venus aussi pour mon père ? Éric était à présent entièrement dépassé par la situation qu'il vivait. Il aurait presque pu croire à une mauvaise blague tant tout ceci lui paraissait absurde.

Il prit la mesure du nombre de personnes venues saluer son père lorsqu'il reçut, au pied de la sépulture, leurs condoléances. La foule lui paraissait intarissable. Sur chaque visage il s'attardait, pour au moins reconnaître une personne qui donnerait du sens à tout cela. Mais tous ces gens étaient pour lui des étrangers. Pas un qu'il se souvint avoir vu, fût-ce dans sa tendre enfance. Annabelle en tout cas ne s'était pas trompée, le journaliste et les acteurs se présentèrent à lui, lui adressant chacun une brève parole. Après de longs moments enfin, une lueur d'espoir vint les animer lorsque le notaire parut devant eux :

- Mes plus sincères condoléances. Je vous téléphonerai demain pour prendre rendez-vous.

Attendez ! Qui sont ces tous ces gens ? Des amis de mon père ?

- Nous en reparlerons, soyez sûr. Mais ce n'est ni le lieu ni le moment. À demain mon garçon.

Le chagrin d'Éric demeurait tapi dans l'ombre tant l'étonnement et l'incompréhension l'animaient. La foule de cette matinée ajoutait à l'aura de

son père. Si ces gens étaient là, c'est qu'ils l'aimaient et que, par voie de conséquence, il était ou avait été digne d'être aimé. En ces instants, Éric ne pensait plus à son père tel qu'il le connaissait, mais à la personne inconnue pour lui et pourtant très populaire qu'il avait été. Au fond de lui, il avait envie lui aussi de l'aimer, d'être comme eux. Pourrait-il connaître ce que son père avait été ? Il l'espérait à présent ardemment, tout en craignant que ce soit impossible.

Lorsque le notaire appela, Éric s'empressa de répondre. Il tenta une nouvelle fois de le presser de questions, mais comme le matin, monsieur Lex demeura impassible et les remit au lendemain, jour de leur rendez-vous. Éric disposait de toute une nuit pour s'interroger, réfléchir, supputer.

Épilogue

À onze heures précises, Éric, accompagné d'Annabelle, entra dans l'étude de maître Lex. La simple pénétration dans les lieux lui ôta un poids qu'il conservait depuis la veille. Enfin, il allait savoir. Francis Lex se présenta d'abord brièvement. Il mentionna bien sûr sa qualité de notaire et d'exécuteur testamentaire. Il ajouta être depuis toujours un ami du défunt et même avoir bien connu Éric, du moins jusqu'à ses quatre ans, puis s'attacha ensuite à la lecture de quelques actes légaux, pour enfin lui détailler la succession en peu de mots :

— Votre père possédait une maison à cent kilomètres à l'est de Paris. Elle est estimée à 450.000 francs. De plus, le montant de ses avoirs bancaires se monte à 200.000 francs. Enfin, vous êtes légataire de tous ses droits d'auteur, mais sachez qu'ils ne rapportent plus guère que quelques dizaines de milliers de francs par an.

— Ses droits d'auteur, dites-vous ?

— Mais oui, bien sûr. Votre père était écrivain. Il ne vous en a jamais rien dit ?

— Jamais. Mais tous ces gens hier ? Dans l'église, puis dans la rue ?

— Des écrivains, des journalistes et autres personnalités. Votre père a été très connu avant... Enfin, il y a de ça pas mal d'années. Toutes ces personnes l'aimaient ou en tout cas appréciaient énormément ses livres.

— Mais comment ne n'en ai-je jamais rien su ? Je ne l'ai jamais vu écrire ! De quand date tout cela ? Avant ma naissance ? Dites-moi, s'il vous plaît. Racontez-moi.

— J'ai encore une lettre de votre père à vous remettre. Je crois qu'elle vous expliquera beaucoup de choses. Cependant, comme je suis sûr que c'était là

sa volonté, je vais vous éclairer sur une partie de la vie de votre père que vous ignorez totalement. Votre père et moi nous sommes connus voici près d'un demi-siècle. Pendant toute cette période qui précède votre naissance, nous étions inséparables. J'étais déjà là lorsqu'il connut ses premiers succès. Il publia son premier livre en 1966 et connut un demi-succès. L'année suivante, il récidiva. Les critiques adorèrent son livre : un écrivain était né. En peu de temps, il fut très connu. Ses livres, qui pourtant n'étaient pas des romans de gare, étaient très prisés du grand public. De nombreux éditeurs se sont pressés auprès de lui afin de l'attirer chez eux. On lui proposa de très importantes sommes. Et j'en sais quelque chose, car j'étais son agent officieux. J'avais fait mon droit et comme nous étions les meilleurs amis du monde, je défendais ses intérêts. Plus d'une fois, je lui ai conseillé de signer avec une grande maison. Outre l'argent, cela lui aurait apporté une plus grande notoriété, des débouchés plus faciles, notamment à l'étranger. Mais il n'a jamais voulu. Il tenait à toute force à remercier par sa fidélité la première maison qui lui avait fait confiance, ce que je comprends, et qui ne m'étonne pas de lui. Oui, le succès appelant le succès, chaque livre se vendait encore mieux que le précédent, ce qui semblait sur le moment impossible à réaliser. Il publia ainsi un grand nombre de ce qui est aujourd'hui appelé « best-seller ». En 1974, je lui ai fait rencontrer une très bonne amie : Eva. Elle allait peu après devenir sa femme, puis votre mère dont vous gardez, je pense, quelques souvenirs. Là encore, le bonheur était au rendez-vous. Son succès ne se démentait pas, tandis que l'événement le plus heureux de sa vie survint moins d'un an plus tard : votre naissance. Au fil de ses livres, votre père était de plus en plus connu, bien qu'il ne cherchât jamais les honneurs à tout prix. Il obtint même le prix Nobel de littérature — ce qui n'était tout de même pas rien —. C'était d'ailleurs assez peu de temps avant que survienne la grande tragédie. Celle après laquelle tout s'arrêta.

— Que s'est-il passé ? Interrompt Éric, très impatient de connaître la suite.

— Sa gloire, son argent, son bonheur même avaient attisé des convoitises de toutes sortes. Au début de l'année 1980, des voyous de la pire espèce vous prirent, vous et votre mère, en otages pour obtenir une rançon de vingt millions de francs. La somme, même si elle paraît banale aujourd'hui, était vraiment inouïe pour l'époque. Bien que votre père gagnât beaucoup d'argent, il ne disposait pas d'une telle fortune. Il liquida tout ce qu'il put, mais malgré cela, il ne parvint pas à réunir cette somme astronomique. La police fit bien sûr tout ce qu'elle put pour le décourager, mais c'était à ses yeux la seule voie possible. Parallèlement aux efforts des forces de sécurité pour libérer les otages, votre père entreprit un projet insensé : écrire un nouveau roman, dans le laps de temps le plus court possible pour gagner ce qu'il manquait encore d'argent pour réunir le montant de la rançon. Personne

d'autre que lui n'y croyait: ni moi, ni ses amis, ni son éditeur. Imaginez-vous écrire un roman, lors même que votre femme et votre fils sont les captifs de deux brutes épaisses ? Songez-vous à l'état d'esprit dans lequel il pouvait se trouver à ce moment ? Pourtant, l'impossible eut lieu. Il écrivit quatre cents pages d'une rare beauté, alors même qu'il était supplicié par d'extrêmes douleurs, en neuf jours seulement. D'ailleurs, un exemplaire de ce livre vous revient dans la succession. Il n'y eut aucune retouche, aucune préparation de maquettes, couvertures ou autres. Cinq jours furent nécessaires à l'impression de l'ouvrage tandis que, chose exceptionnelle, le ministre de la Culture d'alors dispensa l'autorisation d'imprimer sans qu'aucun contrôle se fût exercé sur le livre. Il est vrai que les médias avaient abondamment couvert le sujet, comme on dit aujourd'hui, et que le ministre était un très grand admirateur de votre père. Lorsqu'enfin le livre se trouva en vente, il faut bien admettre que la charité joua sa part, car ce livre se vendit à plus d'un million d'exemplaires en trois semaines, ce qui ne s'était jamais vu dans aucun pays du monde. D'ailleurs, seuls les premiers acheteurs lurent le livre de suite, car les rééditions successives s'épuisaient les unes après les autres. Tout ceci allait extrêmement vite au rythme littéraire, mais très lentement au goût des ravisseurs. Mais enfin, huit semaines après l'enlèvement, la rançon pouvait enfin être réunie. Tout allait enfin se terminer dans la joie, c'était du moins notre opinion d'alors. Pourtant, lors de la remise de la rançon et après que vous fûtes libéré, l'excès de zèle d'un jeune policier provoqua une fusillade durant la fuite des ravisseurs. Votre mère, toujours en leurs mains, y laissa malheureusement la vie. Vous imaginez aisément le chagrin et le désespoir de votre père. Il avait accompli l'impossible pour vous, tandis qu'un vulgaire bout de métal, animé par de la poudre, anéantissait son bonheur en une seule seconde. Il avait travaillé comme un forçat, par amour pour vous, mais ne fut pas récompensé. Il s'était donné tout entier, mais cela avait été inutile. Il fit son deuil, douloureusement. Peu après, il décida de mettre un terme à sa carrière, estimant que c'était son trop grand succès qui avait provoqué cela. De là, il cessa de voir toutes les personnes liées à son ancienne vie. Plus rien ne l'intéressait. Même vous, sauf votre respect, ne suffisiez pas à le consoler. De plus, il s'était attribué une si grande part de responsabilité dans cette tragédie, qu'il avait toujours un peu honte de se présenter devant vous. Il s'estimait responsable de la privation de votre mère. Il donna l'essentiel de son argent maudit à des oeuvres, ne gardant que de quoi vivre chichement. Voilà, en très résumée, l'histoire de votre père, celui qu'il a été avant le drame. Mais vous apprendrez bien davantage, je crois, en lisant ceci. Il s'agit d'une édition spéciale, car elle n'a qu'un exemplaire. Quelques feuillets ont été ajoutés en guise d'épigraphe, à votre intention. Voilà, gardez-le précieusement. Vous n'imaginez pas à quel point la

disparition de votre père m'attriste. Quel qu'il ait pu être avec vous, c'était un être formidable, croyez-moi.

Éric ôta alors le livre de la pochette pour simplement le regarder, lire la dédicace peut-être. Mais ceci fait, la seule lecture du titre le désarma totalement : « Roger Garland — Le dernier livre ».